— Emmène-moi ! dit elle en frappant de son petit pied doré.

— Je ne puis pas ainsi...

— Enlève-moi ! on enlève les jeunes filles dans les romans, et on les épouse. Tu m'amèneras à tes parents ; ils me connaissent bien ! Ton père m'aime beaucoup. Enlève-moi !

— Mais, ma mignonne...

— Tu ne veux pas ? C'est donc que tu ne m'aimes pas ! Oh ! le monstre, qui a menti ! Eh bien ! moi, je ne rentrerai pas dans cette méchante maison où l'on crie toute la journée, où l'on se dispute, où l'on ne m'aime pas... je m'en irai !

— Où ? lui dis-je.

Sa colère m'amusait et me touchait à la fois.

Elle me parut tout à coup grandir d'une coudée, ses yeux lancèrent un éclair, un vrai regard de femme, non d'enfant.

— Là ! dit-elle en allongeant le bras vers la rivière qui brillait au soleil, à quelques pas de nous.

Elle avait dit ce mot si sérieusement, que je frissonnai.

— Non, ma chérie ! lui dis-je en lui caressant la main bien timidement : non, je ne veux pas.

— Emmène-moi, alors ! fit-elle en se tournant vers moi, toute pâle, les yeux gros de larmes.

Ses lèvres avaient l'expression d'un enfant boudeur qui veut qu'on le caresse et qu'on se réconcilie avec lui.

— Eh bien ! oui ! lui dis-je, à moitié fou...

Cette expression caressante, ces yeux pleins de prière m'avaient ensorcelé.

— Merci ! fit-elle en sautant de joie. Ce soir ?

— Oui, ce soir à huit heures.

— Je t'attendrai au bout du jardin. Pars comme à l'ordinaire, et au bout du jardin fais arrêter ton tarantass. Je te rejoindrai.

Nous n'étions pas loin de Pétersbourg : quelques heures de poste nous en séparaient. Je me dis que je la mènerais chez ma mère, aussitôt arrivé... Le sort en était jeté, j'épouserai Clémentine.

Elle me serra joyeusement les mains, puis s'arrêta, prêtant l'oreille : la cloche sonnait le dîner. Elle m'envoya un baiser du bout de ses doigts mignons et disparut, toujours relevant sa robe de peur des grenouilles.

Je fis une sottise pendant le dîner. Je n'osais affronter les regards de ma tante, qui me comblait d'attentions et de bons morceaux. Elle eut la bonté prévoyante de faire mettre un poulet rôti dans mon tarantass. L'idée de ce poulet que je mangerais clandestinement avec sa fille m'inspirait des remords au point d'arrêter les bouchées dans ma gorge, ce que voyant, ma tante fit joindre au poulet un gros morceau de tarte pour souper.

Le regard de ma fiancée suivit joyeusement la tarte, et, audace insigne ! elle me cligna de l'œil ! Cette jeune fille n'avait pas idée de mes tourments !... Enfin vint le soir, et l'heure du départ. Mon tarantass, attelé de trois chevaux de poste, arriva tout sonnante et grelottante devant le perron. Ma tante me benit ; toutes mes cousines me souhaitèrent un bon voyage, je grimpai dans mon équipage, dont, à la surprise générale, je fis lever la capote, malgré la beauté de la soirée ; je m'assis, et, — fouette cocher ! — je laissai derrière moi la demeure hospitalière envers laquelle je me montrais si ingrat.

V

Pierre Mourief s'interrompit et promena son regard sur le mess. Deux ou trois officiers, vaincus par le nombre des flacons vidés, sommeillaient placidement ; le reste de l'assemblée attendait avec curiosité la fin de son récit.

Le comte Sourof, devenu fort grave, regardait Pierre dans le blanc des yeux.

— Je vous ennuie ? fit celui-ci d'un air innocent.

— Non, non, continue, dit Sourof de sa voix calme.

— Ah ! je t'y prends. Vous êtes témoins, messieurs et amis, que c'est Sourof qui m'a dit de continuer ; je l'avais prouvé ! Vous en prenez acte ?

— Oui ! oui ! lui répondit-on de tous côtés.

Le jeune comte sourit.

— Eh bien ! je te le dis une fois de plus, continue ! dit-il de bonne grâce.

Pierre lui fit le salut militaire et reprit son récit après avoir mis en chaise à l'envers pour s'asseoir à califourchon.

— Je tournai le coin du jardin, suivant qu'il m'avait été ordonné, et je fis arrêter mon équipage. Personne ! Un instant je crus que cette proposition d'enlèvement n'avait été qu'une aimable mystification de ma charmante cousine, et je ne saurais dire qu'à cette idée mon cœur éprouvât une douleur bien vive, mais je faisais injure à Clémentine. Je la vis accourir dans l'allée, un petit paquet à la main. elle ouvrit la porte palissadée qui donnait sur la route, et, d'un saut, bondit dans la calèche. Je sautai après elle.

— Touche ! dis-je à mon postillon, Finnois flegmatique qui s'était endormi sur son siège pendant cette pause.

Quand vous aurez une femme à enlever, mes amis, je vous recommande de prendre un cocher finnois ; ces gens-là dorment toujours, ne tournent pas seulement la tête et ne se rappellent jamais rien. Au fait, vous savez cela aussi bien que moi, et ma recommandation était inutile.

Mon postillon se secoua, secoua aussi les rênes sur le dos de ses bêtes, fit entendre un sifflement mélancolique, et nous voilà partis.

Dès que je fus remis "d'une alarme si chaude", je me tournai vers ma fiancée. Elle me mit dans les mains son petit paquet.

— Tiens, dit-elle, pose ça quelque part.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demandai-je en palpant des objets ronds ; l'enveloppe était un fin mouchoir de batiste noué aux quatre coins.

— Ce sont des provisions de bouche pour la route, me répondit-elle.

Je dénouai le mouchoir, curieux de savoir ce que Clémentine appelait des provisions de bouche. Je trouvai une longue tranche de pain noir, coupée en deux et repliée sur elle-même, avec du sel gris au milieu, — et deux oranges.

La situation était si grave, que cette découverte me laissa sérieux.

— J'ai volé les oranges à la femme de charge, dit-elle, et le pain noir à la cuisine. Je voulais prendre aussi des confitures, mais je n'ai pas trouvé dans quoi les mettre.

— Ça n'aurait pas été bien commode, lui fis-je observer, et puis nous n'avons pas de pain blanc.

— Oh ! fit Clémentine, les confitures, ça se mange sans pain !

Il n'y avait rien à répondre. Aussi je gardai le silence. Nous roulions, — pas très-vite ; les chevaux qui nous traînaient avaient évidemment couru au moins une poste le jour même. Singulier enlèvement ! Une jeune fille qui emporte pour tout bagage un mouchoir de batiste, — et des chevaux qui ne peuvent pas courir !

— Va donc plus vite ! dis-je en tapant dans le dos de mon Finnois pour le réveiller.

— Ça ne se peut pas, Votre Honneur ! répondit-il d'un air ensommeillé, en se tournant à demi vers nous. Le cheval de gauche a perdu un fer, et la jument de brancard boite depuis deux ans. Mauvais chevaux, Votre Honneur, il n'y a rien à faire !

Puisqu'il n'y avait rien à faire, je me rassis, dépité. Clémentine riait :

— C'est très-amusant ! disait-elle. Comme c'est amusant !

Notez qu'il faisait encore très-clair, et que nous croisions à tout moment des paysans qui revenaient du tra-